

Plaidoyer pour des archétypes de genre nuancés Entretien avec Samuel Veissière

Ugo Gilbert Tremblay

Numéro 74, automne 2018

Révolution sexuelle, prise 2 ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89668ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gilbert Tremblay, U. (2018). Plaidoyer pour des archétypes de genre nuancés : entretien avec Samuel Veissière. *L'Inconvénient*, (74), 15–21.

PLAIDOYER POUR DES ARCHÉTYPES DE GENRE NUANCÉS

Entretien avec Samuel Veissière

Propos recueillis par Ugo Gilbert Tremblay

Professeur adjoint au Département de psychiatrie de l'Université McGill, membre associé du Département d'anthropologie et codirecteur du programme Culture, esprit et cerveau (*Culture, Mind, and Brain*), Samuel Veissière est spécialisé en sciences cognitives et s'intéresse notamment aux rapports entre cognition et culture, considérés du point de vue de l'évolution de notre espèce. Plus récemment, il s'est penché sur la notion de « masculinité toxique » et a cherché à comprendre ce que signifiait sa diffusion rapide dans l'espace public, notamment dans le sillage du mouvement #MoiAussi. *L'Inconvénient* a cru bon de le rencontrer.

Dans un article récent disponible en ligne sur le site de la revue *Psychology Today*¹ ainsi que dans un article à paraître prochainement sur le même thème², vous développez la thèse selon laquelle notre culture souffrirait d'un déséquilibre dans la représentation des archétypes de genre. À vos yeux, le succès récent de la catégorie de « masculinité toxique » témoignerait d'une incapacité de notre culture à produire des archétypes de genre nuancés, pouvant rendre justice à la complexité des pôles masculin/féminin. Peut-être serait-il éclairant, pour commencer, que vous précisiez ce que vous entendez par « archétype de genre »...

Pour bien répondre, il est utile d'examiner l'usage populaire que l'on fait des termes *archétype* et *stéréotype*. Les deux sont souvent utilisés comme des synonymes, et on les emploie surtout de manière péjorative. Un stéréotype renverrait ainsi à une image *fausse* ou *trop simple*, associée à une personne (ou à une chose) qui serait vue à travers le filtre déformant

de qualités génériques et abstraites au lieu d'être considérée « en elle-même ». Il faut d'abord reconnaître que la catégorisation est un mécanisme central et nécessaire de la cognition humaine. C'est une simple question d'économie de l'énergie mentale. Le cerveau humain possède une excellente capacité d'observation et d'extrapolation automatique à partir des régularités statistiques (*patterns*) qui se déroulent dans son environnement – un nombre considérable de récurrences que le cerveau organise ensuite sous la forme de schémas mentaux. C'est dans ces schémas incorporés que nous puisons nos attentes et nos comportements face à l'information continue qui nous provient du monde extérieur. Quand on aperçoit une voiture qui fonce vers nous, par exemple, et que notre intuition nous crie « danger ! », les stéréotypes fonctionnent bien. Quand notre culture nous conditionne à intérioriser des attributs péjoratifs « propres » à certaines *classes de personnes* (comme c'est le cas avec le racisme implicite, par exemple), on peut certainement parler d'un problème. Mais le problème se

manifeste surtout sur le plan du *contenu* des stéréotypes que nous déployons lorsque nous donnons un sens au monde, et non par rapport au processus d'élaboration de ce sens, qui est inévitable.

Et c'est une logique analogue qui s'appliquerait aux stéréotypes de genre ? Nous serions en quelque sorte « câblés » pour construire des stéréotypes de genre, bien que ceux-ci voient parfois leur contenu grossi et caricaturé, coupé de certaines dimensions du réel ?

La question qui se pose, en effet, consiste à se demander si les stéréotypes de genre qui circulent dans notre culture sont en eux-mêmes péjoratifs. Or c'est ici que la notion d'archétype entre en scène. Les humains appartiennent à une espèce symbolique et langagière, et c'est pourquoi ils ont tendance à enrichir de toutes sortes de récits les données brutes qu'ils recueillent dans leur environnement. La culture humaine, qui requiert un haut degré de coordination collective et de conformité (en commençant par la conformité sémantique, qui fait qu'on réussit à se parler et à se comprendre la plupart du temps), est aussi un système fondamentalement *normatif*. Pour le dire autrement, la culture humaine induit chez ses membres un souci viscéral de voir et de se représenter le monde *tel qu'il devrait être*, en fonction des normes morales propres à chaque groupe. Il existe ainsi dans toutes les cultures des histoires que l'on se raconte sous forme de rituels, de mythes, de pièces de théâtre, de livres, de films, d'histoires pour enfants, avec des personnages qui symbolisent des rôles clés que l'on peut apprendre à reconnaître, à anticiper, à éviter ou à imiter (que l'on pense par exemple au *voleur*, à la *sorcière*, au *bon chef*, au *mauvais mari*).

Dans la vision quelque peu essentialiste développée par le psychanalyste Carl G. Jung, l'esprit humain est par nature déjà imprégné de toute une série d'archétypes que l'on retrouve dans chaque culture, ce qui traduirait un *inconscient collectif*. Il est possible que l'évolution de notre espèce (pour des raisons à la fois de reproduction, de pédagogie naturelle et de coordination sociale) ait en quelque sorte « programmé » une partie de nos attentes par rapport aux comportements caractéristiques que l'on associe aux deux sexes, et ce, de manière innée. Il est en tout cas très clair que la richesse ou la pauvreté des archétypes que nous employons pour organiser nos attentes sociales sont transmises et négociées culturellement. De manière générale, et en demeurant agnostique quant à leurs origines « naturelles », on peut définir les archétypes de genre comme des fables ou « tropes » culturellement transmis qui nous aident à organiser nos attentes morales par rapport aux *bonnes ou mauvaises personnes* (hommes, femmes) que nous devrions être ou ne pas être afin de nous conformer aux normes sociales.

La notion de masculinité toxique apparaîtrait ainsi comme l'archétype, si j'ose dire, du mauvais homme ? En d'autres termes, toute culture saine produirait ou, pour mieux dire, « secrèterait », à la manière d'un anticorps, la figure de l'homme toxique, afin d'indiquer à tout un chacun

ce qu'il ne faut pas être, ce qu'il faut éviter de devenir ?

Tout à fait. La notion de masculinité toxique s'insère dans un large éventail d'archétypes de genre. Sa fonction est de symboliser un type négatif empreint d'agressivité physique et sexuelle, et affichant en outre un manque d'empathie et de sensibilité. Mais avant d'aller plus loin sur cette question, j'aimerais faire un détour par la dialectique particulière qui caractérise la relation homme/femme dans le contexte de l'évolution de notre espèce.

Je vous en prie.

Partons d'abord de ce fait bien établi : les hommes possèdent généralement une force physique plus grande que celle des femmes, et sont en moyenne plus agressifs et impulsifs. Il n'est donc pas étonnant que ces tendances soient prises en charge symboliquement par les différentes cultures, et que des mythes universels encouragent la tempérance face à ces risques communs. Mais ce portrait de l'homme agressif et impulsif demeure incomplet. Si on les compare à leurs cousins primates, les mâles humains sont aussi capables de faire preuve de tendresse, d'altruisme, et de s'investir paternellement dans leur progéniture (qu'elle soit génétique ou adoptée) – chose pratiquement inexistante chez les autres mammifères. Il faut aussi rappeler que, en raison de leurs cerveaux plus gros, de leur vulnérabilité physique et du temps requis pour acquérir la culture, les humains possèdent de loin la plus longue enfance du règne animal, et maintiennent une relation de dépendance au groupe qui s'étend sur toute la vie – ces traits exigent la coordination du groupe, mais aussi une forte unité familiale et tribale pour l'éducation des petits. C'est dans ce cadre que se sont élaborés le rôle traditionnel des pères et l'importance dévolue aux figures parentales masculines – pour la protection et l'alimentation des femmes et des enfants tout d'abord, mais aussi pour la socialisation des enfants (surtout en dehors de l'espace domestique, ainsi que pour des fonctions particulières au sein de cet espace) et leur préparation aux défis du monde extérieur. On retrouve dans toutes les cultures des rituels du type « voyage de camping » où les pères, les oncles et les grands-pères emmènent les enfants à la chasse ou dans la forêt pour leur transmettre des connaissances de survie, tisser des liens sociaux et développer chez eux un sens des responsabilités à l'égard d'autrui. Les psychologues du développement ont noté que, partout dans le monde, les jeunes pères ont une préférence marquée pour des types de jeux minimalement agressifs avec les bébés, tels que l'acte de les faire sauter sur leurs genoux, de les tenir par les pieds avec la tête en bas ou de les secouer tendrement. On peut penser que le rôle des hommes pour la survie du groupe a requis un subtil mélange de force et de douceur – il faut être assez tendre et coopératif pour rester présent et s'occuper des femmes et des enfants, et il faut être assez fort pour être attrayant et protéger sa famille et son clan, tout en veillant à transmettre cette force aux enfants. C'est pour cela que, dans la plupart des cultures, on retrouve aussi des mythes évoquant l'importance d'un équilibre entre les pôles masculin et fémi-

nin ainsi que l'impératif pour les hommes de posséder certaines qualités féminines.

Et qu'en est-il des archétypes féminins dans ce contexte ?

Il faut dire d'abord que, contrairement aux hommes, qui peuvent trop facilement décamper après avoir planté leur semence, le « coût » d'une relation sexuelle peut être énorme pour les femmes. Pour ces dernières, la grossesse et l'éducation d'un enfant, surtout en bas âge, demandent invariablement un très grand investissement de temps, de l'effort, une bonne santé physique, et imposent aussi des limites à leur mobilité. Notons également que, malgré les idées reçues sur la « libération » des femmes, le coût d'une grossesse pour une jeune Occidentale de classe moyenne n'a sans doute jamais été aussi élevé qu'aujourd'hui. Dans un contexte de désintégration des liens familiaux étendus et nucléaires, d'un individualisme épidémique et d'un système capitaliste sans merci au sein duquel tout coûte de l'argent, une jeune femme enceinte court un haut risque d'être perdante au regard du nouvel impératif de la carrière et de la vie sociale hédoniste, et de ne pas recevoir assez d'aide pour s'occuper de ses enfants.

Contrairement aux autres primates, les femmes *sapiens* n'affichent pas ouvertement leur ovulation pour inviter à une copulation, ni leur menstruation pour signaler qu'elles ne sont pas disponibles. Cette stratégie de l'évolution, qui rend les femmes extraordinairement « intéressantes » pour les hommes, permet un triage des prétendants mâles et apporte un nouvel impératif d'interaction plus longue et de meilleure qualité, permettant à la femme et à son élu de mieux se connaître avant de s'unir et d'engendrer. C'est ici que naissent les rites et rituels de type « faire la cour », qui se déroulent généralement de la même façon : l'homme offre le spectacle de sa force, de son intelligence, de son charisme, de sa générosité et de ses réseaux sociaux (qui indiquent son potentiel de coopération) ; la femme reste ferme, puis feint l'indifférence, puis s'ouvre peu à peu, ou pas du tout. À l'encontre d'une autre croyance très répandue, plusieurs recherches en psychologie sociale ont montré que les hommes sont en moyenne beaucoup plus « romantiques » que les femmes, c'est-à-dire qu'ils ont une tendance plus forte à s'emballer vite, à se croire « en amour » et pris d'un désir fou, souvent d'ailleurs très offensif, à l'endroit d'une personne qu'ils connaissent pourtant à peine. À l'inverse, les femmes savent en moyenne se montrer plus pragmatiques, prendre leur temps et évaluer le potentiel du prétendant de manière plus « rationnelle ». Leur rôle dans les tâches minutieuses de l'éducation des enfants leur a aussi permis d'être (encore une fois, ce que je dis ne vaut qu'en moyenne) plus attentives que les hommes aux besoins, aux émotions et aux états mentaux des autres – ce qui, d'un côté, les rend plus empathiques, mais en fait aussi, à l'autre extrême, de meilleures manipulatrices. Ajoutons à cela qu'elles affichent un intérêt plus élevé pour le statut social de leurs prétendants mâles – lequel s'avère, dans une espèce telle qu'*homo sapiens* avec ses systèmes de prestige et de hiérarchie sociale conférés surtout symboliquement et non par la force brute, un indicateur bien plus fiable d'un potentiel

d'investissement paternel de qualité que le simple « statut génétique » apparent, reconnaissable à la symétrie corporelle, à une haute taille, à de larges épaules, à la puissance physique ou à une santé robuste. Les hommes, pour leur part, semblent en moyenne moins sensibles au statut social des femmes et restent très attirés par leur statut génétique, surtout en ce qui a trait à leur jeunesse, à leur beauté et aux autres attributs physiques qui signalent leur féminité et leur fertilité.

À la lumière de ces mécanismes, il est d'ailleurs possible de réviser certaines de nos idées reçues à propos de la domination masculine. Tout au long de l'histoire de notre espèce, l'intérêt obsessionnel des hommes pour les femmes a permis notamment aux plus belles – peu importe leur milieu – d'avoir accès par le mariage à une mobilité sociale bien plus ample que celle dont ont bénéficié les hommes dont le statut social était médiocre (c'est-à-dire, historiquement, la vaste majorité). Les anthropologues relèvent d'ailleurs que ces derniers (les hommes de milieux pauvres, de « mauvaises » familles ou de castes subordonnées), surtout dans les sociétés polygames où les hommes de haut statut monopolisent les femmes de qualité, peuvent être complètement « barrés » du marché de la reproduction, ou à tout le moins se buter à une rareté alarmante de bonnes partenaires. C'est souvent du reste dans de tels contextes, porteurs de frustration et d'impuissance, que l'on voit l'agressivité masculine s'accroître et, corrélativement, les taux de criminalité augmenter (la criminalité pouvant s'avérer, dans certains milieux, une façon d'obtenir des statuts de compensation).

Résumons donc le portrait des forces de l'évolution naturelle et sociale (les deux étant bien sûr indissociables chez l'humain) que j'ai brossé jusqu'à maintenant : en moyenne, les femmes possèdent un pouvoir sexuel et une intelligence sociale significativement supérieurs à ce que l'on observe chez les hommes. Ces attributs, qui constituent des avantages adaptatifs pour assurer leur survie et garantir une vie de meilleure qualité à leur progéniture, leur ont appris à mieux trier leurs prétendants et à rendre ceux-ci plus dociles. En grossissant le trait, on pourrait dire que les femmes ont acquis à travers l'évolution une certaine aptitude à trouver des hommes forts et puissants, qu'elles savent ensuite « adoucir » pour qu'ils se montrent plus coopératifs. Les neurobiologistes ont d'ailleurs relevé que l'acte de paternité, le temps passé avec les bébés et même le mariage monogame ont tendance à faire baisser la testostérone produite par les hommes ! Le problème – ou le risque – dans ce schéma est que les hommes doivent en quelque sorte être « castrés » pour faire de bons maris. Or un homme trop castré ou trop mou perdra son attrait et risquera de voir son statut social décliner. C'est alors que surgit l'une des dialectiques les plus perverses de l'évolution de notre espèce : les femmes ont besoin d'hommes forts qu'elles doivent en même temps savoir affaiblir. Quand les hommes sont trop forts, ils sont trop agressifs et perdent leur attrait ; quand ils deviennent trop mous et corvéables, ils voient s'envoler ce qui les rendait désirables. Cette dialectique trouve également un écho dans la sphère sociale, où un homme doit typiquement se montrer charismatique et bien entouré pour être attrayant, mais où il risque de s'isoler et

de perdre ses réseaux sociaux lorsqu'il se trouve pour ainsi dire « domestiqué » par une femme. C'est pour cette raison qu'on trouve, en plus de la masculinité toxique, un autre pôle d'archétypes masculins négatifs : le « pigeon » (pour décrire un homme dupe et facile à bernier), le « faible », voire la « lopette », dont on observe aussi des équivalents dans chaque culture.

Les archétypes se donneraient ainsi comme une sorte de système de signalisation, diffusant culturellement une série d'indications plus ou moins contradictoires invitant les hommes à se comporter tantôt comme ceci, tantôt comme cela, à faire tantôt un pas en avant, tantôt un pas en arrière. Ces archétypes trouvent-ils leur traduction du côté féminin ? Existe-t-il aussi, par exemple, un archétype de la « féminité toxique » ?

Eh bien, justement : les archétypes de l'homme chétif ou dominé sont généralement coconstruits en relation avec des modèles de féminité eux-mêmes perçus comme négatifs. Et c'est ici très précisément qu'on retrouve l'archétype de la « féminité toxique ». On peut penser aux images de l'« agui-cheuse », de la « manipulatrice », de la « mégère », voire au Québec de la « germaine » ; on peut aussi songer aux figures de la « salope » ou de la « femme fatale », laquelle est reconnue pour se servir de son statut génétique pour obtenir des faveurs et de la mobilité, tout en poussant l'homme à la ruine physique, émotionnelle, sociale et financière. Ce sont là aussi des représentations universelles, générées par toutes les cultures, certes avec des nuances particulières. Que ce soit dans les cultures primitives de l'Amazonie ou dans celles de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, les ethnographes ont documenté des thèmes récurrents dans les conversations qui se tiennent dans la hutte des femmes et dans celle des hommes. Tandis que les hommes évoquent un vagin tout-puissant qui les contrôle et menace de les avaler, les femmes se moquent des hommes qui sont nécessaires comme des bébés, ou encore qui ne pensent qu'avec leur pénis. Chez les modernes, on retrouverait bien sûr des conversations similaires, par exemple dans les salons de coiffure féminins, les saunas ou les salles de sport pour hommes.

Mais alors, si les deux genres trouvent dans chaque culture une figure toxique pour exprimer ses potentialités néfastes et mettre en garde contre elles, pourquoi l'usage de la notion de masculinité toxique serait-il problématique ? Serait-ce surtout la généralisation univoque de son usage qui est problématique ?

Comme je le disais, l'archétype de la masculinité toxique joue un rôle pédagogique crucial pour encourager les hommes à tempérer leur force, leur impulsivité et leur agressivité. Dans le discours actuel, cependant, on nous présente les genres comme de pures constructions sociales, et on le fait, qui plus est, dans une perspective pathologisante – notamment en ce qui concerne les hommes. Or les origines des comportements sexués deviennent passablement nébuleuses

lorsque les mythes qui circulent à leur sujet sont coupés d'une compréhension biologique minimale, et cela devient d'autant plus problématique lorsqu'on tend à représenter les hommes sous un archétype exclusivement négatif, sans tenir compte des versions positives qui, dans toute culture saine, s'efforcent pourtant de valoriser ces mêmes traits que l'on disqualifie en bloc. Ce manque de nuances s'étend d'ailleurs aux alternatives proposées pour l'éducation des garçons, où la force et la douceur sont perçues comme mutuellement exclusives : « N'enseignons plus aux garçons qu'ils doivent se montrer forts et éviter de pleurer, entend-on souvent aujourd'hui, car ils perdront leur capacité d'empathie et deviendront des brutes. » Cela traduit une vision univoque de traits pourtant complexes et ambivalents dont on s'obstine à ne voir que la part d'ombre.

Les femmes, quant à elles, sont trop facilement représentées comme des victimes passives de la domination des hommes, ce qui les rend implicitement dénuées d'agentivité – qu'elle soit sexuelle, morale ou sociale. À l'époque où une version un peu simpliste de la psychanalyse dominait encore l'imaginaire des modernes, on invoquait facilement – et certainement à l'excès – les archétypes de la « mauvaise femme », surtout dans le domaine des rôles parentaux. Souvenons-nous de la « mère castrante », de la « mère poule » (trop féminine) ou de la « mère réfrigérateur » (pas assez féminine). Pour le meilleur et pour le pire, ces archétypes sont maintenant perçus comme intrinsèquement misogynes, et ils sont par conséquent activement découragés dans notre espace public soucieux de rectitude politique. Il semble donc qu'en moins de deux générations notre culture est passée d'un manichéisme binaire à un autre ; c'est-à-dire d'un discours public qui pathologise les femmes et explique tous les maux de la société par les déboires de mauvaises mères, à une culture qui pathologise les hommes et les blâme pour tous les malheurs du monde. Il s'agit là d'un discours éminemment réducteur, qui n'est bon ni pour les hommes ni pour les femmes !

Je suis tenté, maintenant que vous avez clairement exprimé votre position, de vous soumettre quelques objections. Vous n'êtes pas sans savoir, tout d'abord, que la psychologie évolutionniste pose certains problèmes épistémologiques de fond. Par exemple, même si on reconnaît l'existence de différences biologiques propres à conditionner certaines *tendances* dans l'expression des rôles de genre (ce dont une culture scientifique minimale ne permet guère de douter), toute la difficulté consiste à distinguer celles qui sont devenues inadaptées au contexte actuel de celles qui continuent d'exercer une pression que l'on *devrait* prendre en compte dans la fabrication de nos mythes collectifs. En d'autres termes, si la psychologie évolutionniste peut prétendre, au nom de la science, nous révéler quels sont les avantages adaptatifs que les femmes et les hommes ont hérités de leurs lointains ancêtres du pléistocène, elle ne peut pas, au nom de cette même science, prétendre nous dire où exactement il faudrait tracer la ligne entre les avantages qui sont compatibles avec l'environnement d'aujourd'hui et ceux qui ne le sont pas. C'est là ce qu'on appelle, comme vous le savez, le

sophisme naturaliste, à savoir cette faute logique jadis bien repérée par le philosophe David Hume (et plus tard par G. E. Moore) qui consiste à déduire un devoir, une norme, une morale d'un constat purement factuel, d'une vérité empirique ou, dans le présent cas, de mécanismes biologiques. Affirmer qu'un archétype est une production culturelle complexe résultant de l'observation collective plus ou moins consciente de récurrences statistiques d'origine biologique est une chose ; mais affirmer que tel ou tel archétype est toujours d'actualité ou qu'il doit continuer de régir l'organisation des rapports sexués, ou encore qu'on insiste trop sur un type en particulier et pas assez sur tel autre, c'est tout autre chose. Cela nous entraîne sur le terrain du jugement non plus descriptif, mais normatif, c'est-à-dire essentiellement politique et moral (terrain qui n'est pas illégitime en soi, mais qui nous reconduit hélas au cœur même de la « guerre culturelle » à laquelle il eût été commode que la science nous permette d'échapper).

Or sur ce terrain, même si on peut toujours accuser une féministe radicale d'adhérer à un constructivisme grossier qui dément l'ancrage biologique de l'humanité (ce qui est souvent le cas), il est impossible de lui exposer avec certitude *la part précise de nature* qui mériterait d'être reconnue et valorisée comme telle par la société. On bascule alors immanquablement sur le terrain des normes (dont la définition est sujette à d'infinies querelles), d'autant que, puisque nous n'avons affaire qu'à des moyennes en biologie, le simple fait d'affirmer que la moyenne de tel comportement *devrait être* investie d'une valeur sociale quelconque se transforme irrémédiablement en injonction hostile à l'égard de quiconque (homme ou femme) se situe dans les marges de cette moyenne (fût-ce pour des raisons également biologiques !). C'est d'ailleurs dans une large mesure en raison de la prise de conscience de cette impossibilité de fixer « une norme pour tous » (ce qui est bien sûr une contradiction dans les termes) que la gauche intellectuelle semble avoir renoncé à l'idée même de norme – sauf, je vous l'accorde volontiers, lorsqu'il s'agit de diffuser des normes *négligentes* à l'encontre de la seule cible légitime sur laquelle elle s'autorise encore à frapper : l'homme blanc hétérosexuel, entité abstraite et vaporeuse qu'elle peut incriminer sans remords (même s'il s'agit là aussi d'une moyenne et qu'il suffit de redescendre un instant à l'échelle des individus pour trouver un homme blanc hétérosexuel édenté et pauvre aux prises avec de sérieux problèmes de toxicomanie ; j'en rencontre moi-même tous les jours en me rendant à l'épicerie).

Mais je m'éloigne de la psychologie évolutionniste. Ce que je souhaite exprimer ici est simple : à supposer que je me place un instant du point de vue d'une féministe et que j'admette le fait que des déterminations biologiques pèsent sur les rôles de genre (ainsi que sur les archétypes que la culture produit), rien ne m'oblige pour autant à admettre – cette fois d'un point de vue normatif ou moral – que les archétypes de genre sont actuellement déséquilibrés, ou que notre culture insiste trop sur la masculinité toxique, ou que l'on devrait trouver une façon de conserver à l'agressivité masculine une part des récits positifs qui l'auroient jadis. Toujours du

point de vue de cette féministe, je pourrais d'ailleurs moi-même succomber au sophisme naturaliste et imaginer un scénario parfaitement compatible avec la psychologie évolutionniste pour soutenir que, au contraire, la culture *doit* faire pression pour réduire autant que possible l'expression de certaines adaptations devenues funestes avec le temps : pour reprendre le fameux exemple de Konrad Lorenz, je pourrais faire valoir que, de même que le plaisir de manger du sucre et des graisses s'est avéré un avantage adaptatif précieux dans un contexte où les ressources énergétiques étaient rares, mais a fini par devenir « toxique » (obésité, diabète, etc.) dans une société de surabondance comme la nôtre au point de devoir être combattu culturellement et médiatiquement, de même certains traits masculins qui avaient leur raison d'être au moment de leur sélection sont devenus délétères et même antiadaptatifs à l'ère de la pilule contraceptive, de l'égalité homme-femme, de Tinder, de la procréation assistée, de l'hypersexualisation, de la mixité en contexte de travail, de l'individualisme et de l'effondrement des mécanismes de régulation collective de la sexualité comme le mariage ou la condamnation sévère de l'adultère, etc.

En somme, une féministe ne pourrait-elle pas vous rétorquer que le déséquilibre que vous percevez n'est en fait qu'un rééquilibrage culturel nécessaire dans un nouvel environnement qui, laissé aux seuls automatismes naturels, engendre fatalement une série d'inconforts plus ou moins exaspérants pour les femmes ? Que pensez-vous de cette hypothèse ? Se pourrait-il que le succès de la notion de masculinité toxique traduise moins une déviation pathologique de notre culture qu'une réaction spontanée à un nouvel environnement devenu problématique et dans lequel les femmes chercheraient simplement à se défendre en se servant des contrepoids préexistants (au prix, sans doute, de la « castration » de quelques mâles au passage) ? Et finalement, pour peu qu'on veuille contester ce récit – ce qui n'est pas non plus très difficile –, ne doit-on pas forcément se situer sur un terrain d'abord *politique* ou *moral*, et ne risque-t-on pas alors de se rendre suspect d'avoir des intérêts et des valeurs à défendre, certaines préférences en matière d'archétypes de genre à protéger, de même que la féministe que je me suis efforcé d'incarner ici camoufle certainement quelques intérêts inavouables ?

Je vous remercie pour ces belles objections. Je dois dire d'abord que je cherche moi-même à comprendre si un rééquilibrage des archétypes de genre est possible. Toute épineuse question est de savoir sur quel plan exactement nous devons situer le déséquilibre.

Je partage vos inquiétudes quant aux fondements épistémologiques et aux implications morales de la psychologie évolutionniste. Dissipons tout de suite un malentendu : on ne peut se prononcer sur « l'origine naturelle » des comportements humains que de manière spéculative, à défaut d'avoir été présents lors du pléistocène (qui s'étend, rappelons-le, de 2,58 millions d'années à 11 700 avant aujourd'hui) pour observer l'évolution de notre espèce en temps réel. La causalité restant opaque, le fait de constater la présence d'un compor-

tement dans toutes les sociétés humaines – en supposant que nous parvenions à nous mettre d'accord sur cela ! – ne nous permet pas de conclure que ce comportement est intégralement « naturel ». Permettez-moi un petit détour pour bien poser le problème. Notre espèce possède la capacité unique de faire cuire des aliments, ce qui a d'ailleurs permis à nos ancêtres hominidés de libérer une grande quantité d'énergie pour la digestion et nous a ensuite donné un intestin plus court et un cerveau plus volumineux. Pratiquement toutes les sociétés humaines font cuire leur nourriture, sans que nous ayons pour autant un gène spécifique qui nous pousse à agir de la sorte. Il s'agit là de pratiques culturelles développées, peaufinées et transmises de génération en génération. Certaines pratiques culturelles répétées peuvent toutefois, à la longue, avoir un effet « rétroactif » sur l'évolution du cerveau. Les humains sont maintenant équipés, et ce, de manière innée, de « préférences attentionnelles » qui leur permettent d'identifier et de classer facilement les nourritures comestibles, d'apprendre avec plus d'aisance certaines pratiques culturelles culinaires et de les transmettre.

Revenons à la question des rôles de genre. En gros, trois perspectives s'offrent à nous : une perspective innéiste, qui prétendrait que ces rôles sont entièrement programmés biologiquement, hypothèse peu crédible qui ne laisse aucune place à la culture ; une perspective culturo-cognitiviste, qui affirmerait que ces rôles sont appris et copiés par extrapolation à partir de récurrences statistiques observées dans les comportements de nos semblables (selon cette perspective, qui est plus proche de la mienne, la biologie permet en partie d'expliquer l'origine de ces récurrences) ; enfin, une perspective socio-constructiviste, qui ferait valoir que le répertoire de rôles genrés somme toute limité que l'on trouve d'une culture à l'autre reflète un éventail de pratiques culturelles *aléatoires* que nous aurions héritées d'un petit groupe de nos ancêtres qui les auraient en quelque sorte sélectionnées arbitrairement (c'est le mythe du patriarcat originel). Évaluons cette dernière perspective en dressant un parallèle avec l'exemple de la nourriture. À supposer que nous perdions tout à coup toutes nos informations culturelles autour de la chasse, de l'agriculture et de la cuisine, force est d'admettre que nous ne saurions plus nous nourrir au-delà de nos capacités rudimentaires et imparfaites à distinguer les aliments comestibles. Il nous faudrait tout réinventer ! Or la question qui se pose est la suivante : en irait-il de même pour les rôles de genre ? J'en doute sérieusement. Je ne crois pas que les archétypes de genre s'envoleraient du jour au lendemain ou que nos attentes en matière d'archétypes partiraient en fumée. Je continue de penser que nombre de différences cognitives, attentionnelles et comportementales entre les hommes et les femmes ont des fondements biologiques qui ne sont que modérément influencés par nos pratiques sociales.

À propos de la critique féministe radicale et constructiviste des rôles traditionnels de genre, j'aimerais ajouter cette remarque : avant de trouver un quelconque avantage éthique ou politique à cette critique, avant de la justifier et de la diffuser largement, encore faudrait-il établir au départ si les nouvelles pratiques de genre que ce féminisme nous propose

sont applicables d'un point de vue pragmatique ; encore faudrait-il s'attacher à savoir si elles conservent un lien minimal avec certaines modalités d'apprentissage intuitives chez l'être humain ou si, au contraire, elles ne risquent pas de s'en écarter cognitivement, corporellement et comportementalement. Je pense pour ma part qu'il est tout à fait déraisonnable de s'attendre à ce que les hommes et les femmes deviennent un jour parfaitement similaires (ce qui ne veut pas dire, rappelons-le, qu'ils seraient pour autant inégaux). Une éducation qui irait à l'encontre d'un réalisme minimal au sujet de la différence entre les sexes devrait, me semble-t-il, être solidement étayée.

Je vous rejoins totalement, cela dit, dans votre inquiétude relative au sophisme naturaliste. Il suffit de penser par exemple que l'espèce humaine, qui est de loin la plus altruiste et empathique parmi les primates, est aussi celle qui est par certains côtés la plus violente, cruelle et capable de négligence envers les autres – les humains sont les seuls parmi les grands singes qui pratiquent l'infanticide de manière ritualisée pour satisfaire des demandes écologiques *et* culturelles (par exemple, une préférence pour les enfants garçons ou un dégoût pour les enfants albinos). Le cas de l'infanticide nous offre l'exemple éloquent d'un comportement que nous sommes naturellement et culturellement capables de reproduire. À la lumière des standards moraux actuels, il serait assurément problématique de continuer de justifier pareilles pratiques sans état d'âme.

Vous avez bien décrit les risques associés au sophisme naturaliste, ils sont connus et il ne me semble pas utile d'insister sur le sujet. Ce qui me préoccupe, cependant, et dont on parle trop peu, c'est ce que je suis tenté d'appeler le *sophisme normatif*, c'est-à-dire la tendance à aborder un questionnement ontologique (comment le monde *est*) en partant d'un postulat normatif (comment le monde *devrait être*). Quand on tente de voir le monde comme on voudrait qu'il soit, et qu'on condamne toute description contredisant nos postulats normatifs comme étant *fausse*, on commet là un sophisme. Or il me semble qu'une partie importante du féminisme contemporain, qu'il soit militant ou universitaire, est prisonnière de ce mode de pensée sophistique.

Quand on cherche à retrouver l'égalité (comprise comme absence de différence) dans tous les domaines de la vie sociale, ou que l'on part de la prémisse que tout comportement genré (tel que la masculinité ou la féminité dite « traditionnelle ») est une violence, on se voit constamment opposé à un monde qu'on ne peut que percevoir avec amertume. Peut-on prétendre bien décrire le monde lorsqu'on le regarde à travers un filtre aussi négatif ? Je crois en somme qu'une bonne part du malaise contemporain et du désespoir que ressentent plusieurs jeunes imprégnés par des postulats normatifs féministes résulte moins d'une injustice objective que de l'ampleur démesurée de leurs *attentes*.

Soyez-en sûr, je ne cherche pas à nier le fait que, à partir du moment où le modèle du bonheur dans nos sociétés est fondé sur des pratiques de consommation et d'accumulation monétaire, des impératifs de carrière et de fortes pressions en faveur d'une vie sociale hédoniste, un « rééquilibrage » dans

les archétypes de genre s'avère nécessaire pour garantir aux femmes l'accès à ce modèle. Cette culture très individualiste, cependant, et qu'on pourrait qualifier d'hypertéléologique (qui situe le bonheur toujours plus loin, après la prochaine promotion ou le prochain voyage), crée des attentes forcément insatiables et pousse à une immense solitude dans un monde de moins en moins pourvu de sens. Il faut être assez lucide pour constater les paradoxes que ce monde entraîne : comme je l'ai mentionné, le fait est que beaucoup de femmes souffrent en quelque sorte « doublement » dans cette culture qui n'est pas compatible avec les demandes de la maternité – un phénomène par ailleurs de plus en plus pathologisé, qui terrifie plusieurs jeunes femmes !

Pour remédier à ces maux, il nous faudrait peut-être commencer par reconnaître que nous avons largement réussi notre projet capitaliste et féministe. En Occident, les possibilités de bourses et les programmes spécialisés pour les femmes ainsi que les pratiques de discrimination positive en milieu de travail sont abondants. En parallèle, il faudrait être capable d'admettre que les hommes sont loin de tirer les bénéfices supposés de la position de « dominants » dans laquelle on les enferme (au Québec, deux fois plus de filles que de garçons terminent leurs études secondaires, sans parler des taux alarmants d'incarcération, d'accidents de travail, de suicide et de mort précoce chez les hommes).

Lorsqu'on évoque la fameuse controverse sur « l'inégalité salariale » en disant que les hommes gagnent un peu plus que les femmes en moyenne, on omet souvent de préciser que les hommes travaillent plus par « choix » alors que beaucoup de femmes éduquées choisissent de travailler à temps partiel pour être plus proches de leurs enfants. Quand ces données sont mentionnées, c'est surtout pour nous rappeler que les femmes continuent d'être « opprimées » dans des rôles domestiques. Ce qui m'attriste dans ce débat est qu'on ne critique presque jamais les présupposés effroyablement individualistes et matérialistes de cette culture qui présente la moindre exception à l'individualisme carriériste et consumériste comme une « oppression ». Pourquoi ne pas revendiquer un monde où *tout le monde* travaille *moins* (pas plus !) et passe plus de temps en famille ?

À la lumière de ces paradoxes, il me semble nécessaire de dénoncer le néoféminisme contemporain et ses factions les plus « identitaires » comme symbolisant la dernière vague – sans doute la plus perverse – d'un néolibéralisme destructeur. Le féminisme a eu sans aucun doute sa place historiquement, à l'instar de la lutte pour les droits civiques des minorités ; on peut y voir une contribution précieuse au projet humaniste. Mais quand on oublie et rejette le macroprojet humaniste au nom d'une seule de ses contributions, on commet une grave erreur. Considérez donc mon intervention comme un modeste appel pour le retour à l'Humanisme, avec un grand H! ■

1. Samuel Veissière, « The Real Problem with "Toxic Masculinity". Why Our Culture Needs Strong and Nuanced Gender Archetypes », *Psychology Today*, 2018.

2. Samuel Veissière, « "Toxic Masculinity" in the Age of #MeToo. Ritual, Morality, and Gender Archetypes Across Cultures », *Society and Business Review*, juillet 2018.

Découvrez les auteurs de L'INCONVÉNIENT

